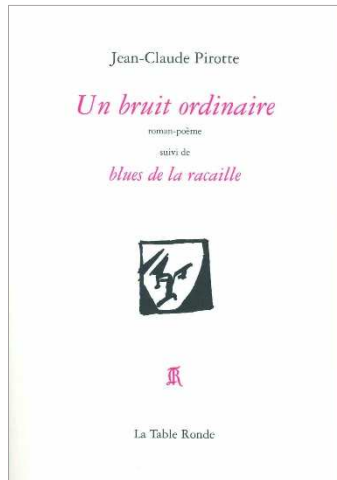


Jean-Claude PIROTTE*, *Un bruit ordinaire*, suivi de *Blues de la racaille*, La Table ronde, 2006, 129 p., 16 € [n° 1].



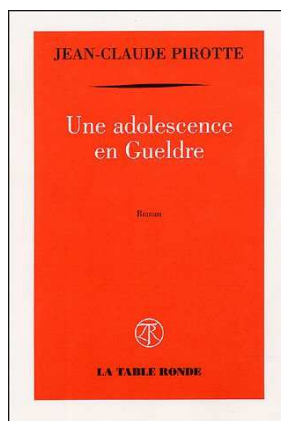
La poésie peut être, parfois, plus proche de nous, lecteurs, par sa petite musique intime, qu'une prose austère ou grandiose, ou trop "léchée"... Jean-Claude Pirotte sait, dans son dernier recueil, s'adresser à nous sur le ton le plus simple et le plus "touchant", dans tous les sens de cet adjectif démodé ! Dire qu'il est l'héritier de François Villon, Mac Orlan, Derème, Carco, Apollinaire et Raymond Queneau, ce n'est nullement diminuer la portée (musicale) de ses vers, mais avouer la séduction que l'on ressent à l'écouter nous raconter, en octosyllabes, à rimes rompues et assonances, les aventures de sa rêverie, la trame de ses souvenirs et de ses projets, qui effleurent le réel et le décrivent tout à la fois : *Le monde est un palais des glaces / Où défilent les matamores.* Tantôt cruel, tantôt indulgent pour lui-même et les autres, Jean-Claude Pirotte dit ses colères et ses regrets, ses envies et ses

passions, dans un langage clair et convaincant. Il ne se refuse pas même à la polémique et, dans la deuxième partie de son livre, *Blues de la racaille*, il s'en prend vigoureusement à certains hommes de pouvoir, capables de traiter les gens sans les connaître et de manquer aux égards que nous devons à nos semblables, même si nous avons parfois du mal à reconnaître en eux notre similitude... Mais il faut être modeste, ce peut être nous-mêmes qui ne comprenons pas les messages qui circulent entre les hommes, les sexes et les générations. Tel qu'il est, ce petit ouvrage vaut bien des manuels de savoir-vivre et de savoir-aimer, et mérite d'attirer la curiosité complice des lecteurs de bonne foi.

Jean-Paul Colin

* Jean-Claude Pirotte, d'origine belge, vit à Arbois.

Jean-Claude PIROTTE, *Une Adolescence en Gueldre*, roman, La Table ronde, 2005, 197 p., 17 € [n° 2]. **Prix Marcel-Aymé 2006.**



Les récits d'adolescence sont un genre difficile : ils courent toujours le risque de tomber dans la banalité, de ressasser les millions d'expérience quotidienne qu'ont connues les hommes. Ce qui en sauve quelques-uns, c'est évidemment l'écriture d'abord, la construction ensuite. Jean-Claude Pirotte, année après année, creuse ses sillons et bâtit une œuvre discrète, originale, en adoptant une écriture dépourvue de « ce qui pèse ou qui pose », qui procède par touches délicates et précises, avec la peur d'abîmer le fragile rayonnement des mots de tout le monde pour tenter d'exprimer l'identité d'un seul... Cette *Adolescence en Gueldre* (c'est-à-dire en province de l'Est des Pays-Bas, chef-lieu Arnhem) ressemble à une évocation, aux sens mythique et mystique, de chers fantômes, fabriqués ou réels (si tant est qu'on

puisse parler de la réalité des fantômes !), qui peuplent trois carnets : Le carnet bleu, le carnet noir et le carnet rouge. De ces trois parties subtilement imbriquées émergent des figures étonnantes, les frères Han et Jan, des jeunes filles ou jeunes femmes mystérieuses, Mara, Madeleine, Germaine, Claude, une mère ambiguë, des vertus petites ou réelles, des émois, des



violences, des oublis, des regrets, tout ce qui enseme et décore la vie, la rend douce ou insupportable...

Ce court roman est plein d'étranges et légères magies, son principe fondateur étant que seule la littérature est réelle, et que la vie fait ce qu'elle peut pour lui ressembler, sans trop y réussir et surtout sans atteindre à cette multiplicité de voix et de voies, directes ou détournées, qui nous permettent de prendre du recul, de nous comprendre nous-mêmes dans une analyse aussi légère qu'un vol de papillons sur nos landes désertes et nos marigots puants. On retrouve, dans cette œuvre admirablement écrite, la circulation des auteurs favoris de Pirotte : Stendhal, Dhôtel, Chardonne, Rimbaud, Cervantès, Gorki, Léautaud, etc. Importance capitale des textes, qui tissent entre eux un grand ensemble, dont le narrateur est habillé somptueusement et simplement tout à la fois. L'alcool – sous les espèces du *schiedam* – et le sexe, qui triomphe entre autres saints lieux dans les bordels de ces villes en *-ijk*, où naviguent souverainement au long cours quelques pures jeunes filles, Anvers et contre tout, sont quelques-uns des grands ressorts qui animent les petites machines humaines que nous sommes.

Jean-Claude Pirotte se veut un homme du passé, mais sans nostalgie, tout au plus avec mélancolie : ce n'est pas défendu, tout de même ! Cela fait du bien, et cela chante. Il y a bien plus de beaux mots et de belles phrases pour remonter en musique l'abrupte paroi du temps qui passe que pour inventer l'incertitude pâlotte de l'avenir et découvrir à l'avance les catastrophes qui nous menacent tous. *Une Adolescence en Gueldre* est une sorte de miroir, y compris sur le plan du langage : les citations en néerlandais ajoutent une sorte de piment à ces bouts d'histoire, qui deviennent des reflets réfractés et reconstruits de notre propre cheminement, entre espoir et désespoir, entre la fois qui sauve et celle qui condamne jansénistement à l'enfer.

Jean-Paul Colin

Jean-Claude PIROTTE, *Le Promenoir magique et autres poèmes, 1953-2003*, Paris, éd. de la Table Ronde, 2009, 916 p., 19 €, et *Revermont*, Paris, Le Temps qu'il fait, 2008, 107 p., 16 € [n° 4].

Les poèmes de ces deux recueils sont pour la plupart courts, sans titres ni ponctuation et présentés sur la page en quatrains carrés. Ludiques, gais ou désabusés, ils ont parfois, surtout ceux du premier recueil, un élément comique rehaussé par la rime et un rythme vif. Mais faisons-nous tout de suite le plaisir de quelques citations. Voici trois strophes tirées, pas tout à fait au hasard, de trois endroits différents du premier recueil :

mon ange gardien me répète
qu'à force de faire la fête
je n'ai que l'os sous la peau
je ressemble à mon squelette (p. 87)

je n'ai jamais rien dit
je n'ai jamais rien fait
j'étais dans les cafés
quand la messe était dite (p. 196)

la douceur c'est le passage
des péniches dans le soir
puis les berges de la nuit
et les vallées du sommeil (p. 812)



Le point de départ des poèmes se trouve normalement dans la vie de tous les jours, dans l'observation de ses petits événements et des sentiments qu'ils inspirent. Le lecteur a toujours ainsi une impression d'intimité, de partage et de rencontre, qui ajoute quelque chose de presque amical au plaisir poétique. L'aspect inachevé de l'absence de titres et de ponctuation invite aussi le lecteur à la complicité. Ce sont des poèmes accessibles et lisibles. Il y en a, pourtant, beaucoup, et ils se ressemblent. L'auteur a sans doute répondu généreusement présent aux appels de ses éditeurs. Mais elle a son charme finalement, cette assiduité dans la désinvolture !

Et son sérieux. En terminant le premier recueil, celui de cinquante ans de carrière, c'est bien une impression de sérieux que crée cette apparente persistance frivole, une impression de fidélité aussi, à la poésie, à la vie littéraire, à l'amitié. Ce sont, nous semble-t-il, des fidélités menées et entretenues le plus souvent dans la solitude (un beau poème commence par « la solitude est féminine » p. 345, comme s'il s'agissait d'une épouse), et même, sans doute, pendant ses années de clandestinité, dans l'errance. De cette vie mouvementée et pour faire face à ses épreuves – accusé d'avoir collaboré à la tentative d'évasion d'un de ses clients, Jean-Claude Pirotte a abandonné sa carrière d'avocat et quitté sa Belgique natale pour les routes et les coins les moins fréquentés de France – il a élaboré une philosophie stoïque et plutôt sereine.

Il habite aujourd'hui la belle petite ville d'Arbois, entourée de vignobles prestigieux, et c'est de là qu'il nous envoie ses derniers poèmes, du recueil bien plus court, *Revermont*, une sorte de journal poétique d'un automne récent. Comme il se doit, le ton dominant est celui de la mélancolie, l'inspiration venant autant du souvenir que de l'observation immédiate. On s'imagine le poète seul chez lui le soir entouré de papier, de livres et de la présence fantomatique d'autres poètes qu'il a connus et aimés mais qui sont aujourd'hui disparus. L'ambiance est sombre mais plutôt douce et tranquille. S'il a souffert par le passé, si on l'a fait souffrir, son désir d'aujourd'hui est plutôt d'être en paix, avec lui-même autant qu'avec les autres. Cela ne l'empêche pas de donner un coup de griffe aux pharisiens de sa ville qui vont à l'église chaque dimanche ou de se plaindre des bruits et des puanteurs de la circulation ! La solitude est toujours préférable aux importunités des sots. L'observateur silencieux entend l'appel de l'effraie et remarque le frisson de la toile de l'araignée. Mais dans ses souvenirs il peut aller loin, jusqu'à la mer, jusqu'à Londres, très loin du Revermont, pour y revenir avec des sentiments plus amers. Les derniers poèmes du recueil sont plus désillusionnés, désillusion que les deux derniers vers résumant :

nos yeux sont brûlés et nos mains et nos livres
et le baume du soir nous l'avons égaré.

David Ball